

Présentation du projet de recherche (Fonds Ricœur, 9 juin 2008)

MIMESIS ET IDENTITÉ NARRATIVE

Traduit de l'italien par Cécile Pirat.

Je voudrais vous présenter cet après-midi le projet de recherche que je poursuis en qualité de doctorant à l'Université de Sienne, en Italie, et auprès du Fonds Ricœur durant ces mois à Paris. Ma thèse traite de la théorie de la littérature, et en particulier de la mimésis et de l'identité narrative, étudiée à partir de la réflexion de Paul Ricœur. Mon étude se compose d'une introduction générale et de deux parties.

1. Intellectuels et victimes

L'introduction porte sur le rôle de l'intellectuel à notre époque : dans quel « espace » se situe-t-il ? d'où prend-il la parole ? à qui parle-t-il et au nom de qui ? Le sujet n'est pas nouveau mais il prend aujourd'hui une tournure inédite car de nouvelles guerres, de nouvelles misères et de nouveaux modes d'exploitation du travail ont conduit à la multiplication du nombre de personnes pouvant être définies comme « victimes ». Les victimes rassemblent tous ceux qui ne peuvent être catégorisés dans les classes sociales traditionnelles. L'urgence qu'implique cette situation pose aux chercheurs un problème ancien dans des termes nouveaux : quelle relation peut-il exister entre intellectuels et victimes ?

Dans l'herméneutique de Ricœur, l'intellectuel prend la parole devant les victimes. Par exemple, au sujet de la culpabilité allemande, Ricœur écrit : « Tout dépend en effet *devant qui* on se déclare coupable. (...) La question serait chaque fois : coupable de quoi, par qui et devant qui. » (Paul Ricœur, *Responsable : devant qui ?*, in «Autres temps», 1994, n° 42, p. 49). Le fait de se poser devant les victimes et de parler devant elles constitue à la fois le point de départ et l'issue de l'accusation de « honte » portée sur la parole de l'intellectuel contemporain («*La parole est mon royaume et je n'en ai point honte; ou plutôt j'en ai honte dans la mesure où ma parole participe de la culpabilité d'une société injuste qui exploite le travail*», écrit Ricœur dans *Histoire et Vérité*, p. 11). Mais que signifie parler « devant les victimes » ? Cela ne signifie ni parler *au nom* des victimes ni parler *en faveur* des victimes. La prétention de parler au nom, c'est-à-dire à la place des victimes est le propre de l'intellectuel traditionnel, qui se sent investi d'un mandat universel. À l'inverse, l'attitude consistant à parler en faveur des victimes est caractéristique de l'intellectuel engagé, mais elle comporte elle aussi un risque : celui de faire apparaître dans le discours du spécialiste le discours politique, et de rompre ainsi avec les impératifs scientifiques par le jeu de la politisation.

Dès lors, comment est-il possible d'utiliser son savoir de spécialiste sans y rester enfermé, comment est-il possible de construire un discours qui ne soit pas le reflet d'un privilège mais qui puisse être reconnu comme un discours « devant les victimes » - un discours qui ne les efface pas ni ne prétend parler en leur nom ? Une voie possible nous est donnée par la réflexion de Ricœur qui, à l'instar de Walter Benjamin, élabore une herméneutique toujours plus consciente des torts, de la violence et du « mal » qui sont infligés aux victimes de la domination et de l'oppression, qu'il s'agisse de l'histoire propre à une communauté ou de l'histoire de ses relations avec d'autres peuples. L'étude de la théorie de la littérature de Paul Ricœur éclaircira le sens et la portée réelle de ces prémisses.

2. Modèles de la mimésis

La première partie de ma thèse traite plus spécifiquement de la théorie littéraire en abordant les modèles de la mimésis. A partir des années quatre-vingt-dix, les théoriciens de la

littérature portent de nouveau un grand intérêt au concept de mimesis. Le plus grand mérite de Paul Ricœur, le plus grand héritage qu'il a laissé à la théorie littéraire à l'intérieur de ce débat très fécond, a été celui de lier la réflexion sur la représentation littéraire aux théories plus complexes et plus actuelles de la représentation historique.

L'un des éléments de l'opération réalisée par Paul Ricœur dans *Temps et récit* est la possibilité de penser la mimesis au-delà du concept de structure. En pensant le résultat de l'opération mimétique comme "totalité structurée", la théorie littéraire structuraliste avait reformulée une certaine idée de la mimesis, déjà accréditée par le romantisme allemand, correspondant à une production, une imitation de la nature en ce qu'elle est capable de générer des "totalités organiques". Ce type d'approche nie par essence la référence comme partie intégrante du processus mimétique.

Du point de vue de la représentation historiographique, Fernand Braudel, dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, décompose sa narration de longue durée en plusieurs plans temporels : le temps géographique, le temps social et le temps individuel. L'historien français, comme le note Paul Ricœur, a procédé de manière analytique - par la distinction de différents plans - laissant aux interférences le soin de produire une image implicite de l'ensemble. Chez Braudel - et c'est l'auteur lui-même qui l'admet -, la séparation en plusieurs sections distinctes constitue la difficulté principale du projet, à savoir la difficulté de sentir l'histoire de courte, de longue et de très longue durée en se passionnant pour l'une sans négliger les autres.

Michel Foucault, en essayant d'écarter l'obstacle de l'organicisme romantique, vise dans sa théorie à faire entièrement disparaître le sujet-auteur. L'archéologie des savoirs et la microphysique des pouvoirs se situent à une distance focale dans laquelle la figure de l'auteur ne trouve pas place. Dans ce contexte, le sujet est identifié comme l'obstacle « organiciste » dont il faut se débarrasser pour faire une histoire de la discontinuité, des ruptures, des seuils, des limites, des séries et des transformations.

À cette théorie structurelle, Ricœur oppose un concept indispensable, à mon sens, pour penser l'histoire en dehors d'une catégorie de totalité. Il s'agit de ce que Ricœur appelle l'« initiative » (au niveau du sujet), ou la « force du présent » (au niveau du groupe social). Les deux termes font référence à la même « force », mais appliquée à des échelles différentes. Alors, que signifie l'initiative ? L'initiative est ce qui permet à la réception du passé et à l'attente du futur de s'unir en une médiation qui ne se résout pas dans une totalité organique : si le monde est la totalité de ce qui peut survenir, le *faire* ne se laisse pas inclure dans cette totalité ; ou plutôt, le faire *fait en sorte* que la réalité ne soit pas totalisable. L'initiative d'un sujet ou la force du présent d'un groupe social représente, pour Ricœur, la dimension politique du présent historique. Il ne s'agit pas là d'un « point » métaphysique dans un temps conçu comme linéaire, mais du présent vivant qui permet au cercle vicieux de la totalité de se transformer en un mouvement en spirale, caractérisé par une totalisation toujours « imparfaite ». Car s'il est incontestable que l'analyse est circulaire, il est possible en revanche de dépasser l'objection du cercle vicieux. À ce titre, Ricœur préfère parler d'une spirale sans fin qui fait passer la médiation plusieurs fois par le même point, mais à une altitude chaque fois différente.

Du point de vue de l'application de la théorie à l'historiographie littéraire, le modèle de Ricœur s'appuie largement sur un livre écrit de nombreuses années plus tôt. Je fais référence à *Mimesis*, une œuvre du critique allemand Erich Auerbach. Selon Ricœur, Erasme, Auerbach et Gadamer ont tracé la voie « pour une réinterprétation de la mimèsis comme processus à la fois révélateur et transformateur de la praxis quotidienne. » (Paul Ricœur, *Mimèsis, référence et refiguration in Temps et récit*, in «Études phénoménologiques», tome VI, n°11, 1990, p. 38). Dans son admirable histoire de la *représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Auerbach parvient à réaliser l'intégration des trois plans temporels voulus par Braudel, en maintenant dans une narration unique avec une passion égale, le temps

très long sur le fond, le temps long de l'alternance spécifique du mélange et de la séparation des styles, et le temps court de l'initiative (pour utiliser le terme ricoeurien) des auteurs, les sujets acteurs de cette représentation historiographique de longue durée.

3. Identité narrative

La seconde partie de mon étude porte sur les théories de la littérature qui voient dans l'œuvre littéraire (et dans le roman en particulier) l'unique discours capable témoigner de l'intériorité de l'individu (E. M. Forster, D. Cohn, K. Hamburger, A. Banfield, et en Italie le critique Guido Mazzoni).

Dans son essai sur les caractéristiques du roman, le romancier anglais Edward Morgan Forster soutient que dans la vie quotidienne on n'atteint jamais une compréhension réciproque parfaite, et qu'il n'existe ni de clairvoyance absolue ni de confession totale. Nous nous connaissons mutuellement de manière approximative, selon des signes extérieurs qui fonctionnent relativement bien comme base des rapports sociaux ou même des rapports intimes. Le lecteur, en revanche, peut comprendre jusqu'au fond les personnes d'un roman, si telle est la volonté du romancier. Tandis que la vie cachée des personnages de roman est visible ou potentiellement visible, notre vie cachée est invisible. De la même façon, Dorrit Cohn parle de "*transparent minds*".

Selon Ricoeur, « comme Wayne Booth et Dorit Cohn l'ont montré, l'auteur dispose de ce privilège spécial de pouvoir lire directement les âmes de ses personnages. » (Paul Ricoeur, *Mimèsis, référence et refiguration in Temps et récit*, in «Études phénoménologiques», tome VI, n°11, 1990, p. 39). Mais là encore, la leçon de Ricoeur aide à enrichir ces théories et à leur donner une dimension philosophique et historique. Le concept ricoeurien d'« identité narrative » est utile pour définir cette idée de la littérature non de façon *immédiatement* mimétique ou documentaire (au sens où la littérature *documente* l'intériorité mieux que d'autres discours), mais de façon problématique et à partir d'une formalisation spécifique (nous sommes toujours dans la royaume de mimesis II et mimesis III), en donnant ainsi à ce domaine de l'analyse théorique une épaisseur historique, sociale et politique. Toujours d'après Ricoeur, il est plus aisé de comprendre les vies humaines quand on les interprète à partir des histoires que les personnes racontent sur elles-mêmes. L'identité narrative constitue « le médium décisif à la faveur duquel les lecteurs commencent à "lire en eux-mêmes" ». Mais comment éviter le risque de voir le récit d'une vie intérieure particulière devenir insignifiante ? Citant quelques réflexions de Benjamin, Ricoeur insiste sur le fait que c'est l'intrigue qui permet de sauver le récit de la chute dans l'insignifiante. La mise en intrigue (la *mimesis II*) délivre la vie intérieure d'un individu de l'insignifiante, jusqu'à la situation de flux de conscience – à la limite du roman – dans laquelle l'intrigue est entièrement mise au service du personnage. Cependant, à la différence d'autres théories de l'identité narrative, celle de Ricoeur a le mérite de ne pas trouver sa finalité dans la littérature : dans *Soi-même comme un autre*, le passage du narratif à l'éthique (et au politique) est développé davantage encore que l'idée de mimesis III présente dans *Temps et récit*.

Les identités narratives mises en scène dans le roman, au sens d'identités possibles (et non identités nécessaires, « véritables »), lient auteur et lecteur dans le champ historique d'une triple temporalité, dans le sens où ce qui nous est « jeté » sous les yeux n'est pas un avenir indéterminé mais, comme chez Benjamin, la possibilité de la rédemption du passé : ce qui « aurait pu avoir lieu » - le vraisemblable pour Aristote – recouvre en même temps la potentialité du passé « réel » et les possibilités « irréelles » de la pure fiction.

Ainsi, chez Paul Ricoeur, la théorie littéraire rencontre l'« histoire des victimes » pour culminer par la réflexion sur l'« horrible » de l'histoire et sur le tragique, voix spécifique de la «non-philosophie».

Roberto Talamo